

# « Pessac, une étape obligée »

**CINÉMA** Avec 33 000 entrées, l'édition 2017 du Festival du film d'histoire confirme sa place en Gironde et en France

PROPOS RECUEILLIS PAR  
CHRISTOPHE LOUBES  
culture@sudouest.fr

« **Sud Ouest** » 33 000 entrées, cela situe l'édition 2017 à quel niveau dans l'histoire du festival de Pessac ? **François Aymé (commissaire général du festival)** C'est notre troisième meilleure édition en termes de fréquentation, après celles qui ont eu pour thème l'Allemagne et la Chine et l'Inde. Toutes ces thématiques avaient une couleur assez évidente. Ça ne veut pas dire que les thématiques transversales ne sont pas porteuses : les années 70, la conquête du pouvoir ou la fin des colonies ont aussi donné lieu à de très bonnes éditions.

Globalement le festival va en progressant depuis cinq ou six années. Les cinq salles du Jean-Eustache ont été pleines pour la soirée d'ouverture, avec « La Mort de Staline ». Les deux projections de « L'Échange des princesses » — dont une avec le réalisateur Marc Dugain — ont quasiment affiché complet. L'effet avant-première est un cercle vertueux : le public vient pour ces films et ce succès incite les distributeurs à mettre plus de copies à notre disposition. Jusqu'à deux mois avant la sortie en salle pour « La Douleur », prix du jury professionnel cette année. Pessac est devenu une étape obligée pour les films d'histoire ou liés à une thématique contemporaine.

D'ailleurs trois des quatre documentaires primés cette année portent sur des dictatures et/ou des massacres inter-ethniques en Asie. Un effet de l'actualité ?

Certainement. « Hell on earth » s'efforce d'expliquer le djihadisme et la montée du chaos en Syrie, avec un gros travail de mise en perspective de certains événements. « Le Soliloque



« La Douleur », prix du jury professionnel à Pessac : une femme prête à tout pour sauver son mari résistant. PHOTO DR

des muets » met à jour le massacre d'un million de personnes en Indonésie sous le règne de Suharto. Un fait qui est resté largement méconnu, contrairement à ce qui s'est passé au Cambodge.

Quant à « Demons in paradise » il est mis en scène et monté comme un film classique mais il évoque lui aussi un massacre important : celui des Tamouls au Sri Lanka. Cela peut faire écho à ce que subissent les Rohingyas en Birmanie.

Le quatrième documentaire primé, « La Police de Vichy », traite de l'Occupation, comme « La Douleur », primé parmi les fictions. Plus de 70 ans après, les plaies de la guerre de 1939-45 sont-elles toujours ouvertes ?

On peut le voir comme ça. Mais on peut aussi expliquer cet intérêt par la dramaturgie forte qu'on trouve dans la Deuxième Guerre mondiale, avec des mauvais rôles bien identifiés. « La Douleur » a sans doute aussi plu parce que c'est une adaptation très fidèle du roman de Duras, très bien

mise en scène par Emmanuel Finkiel. Quant à « La Police de Vichy », son intérêt est d'apporter des éléments neufs qui montrent le rôle stratégique qu'a joué la police française dans la déportation. Surtout à partir de 1942, quand les effectifs de l'armée allemande en France ont diminué.

Pourquoi avoir choisi l'Entre-deux-guerres comme thème de l'édition 2018 ?

On fêtera le centenaire de la fin de la Première Guerre mondiale, mais sans revenir sur le conflit : le thème a déjà été traité dans le passé. On posera plutôt certaines questions : Pourquoi, 20 ans après un conflit aussi meurtrier un deuxième a-t-il eu lieu ? La Deuxième Guerre mondiale était-elle évitable ? On évoquera la montée du nazisme, la naissance de l'URSS, le krach de 1929 ou le front populaire, mais aussi le surréalisme, le jazz ou le cinéma parlant. Et on présentera « Les Raisins de la colère », « Les Temps modernes » ou des films d'Eisenstein.